

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	50 (1912)
Heft:	2
Artikel:	Le voyage de Gabriel Payot : [extrait de Souvenirs de voyage en Suisse] : [1ère partie]
Autor:	Dumas, Alexandre / Payot, Gabriel
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-208412

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A LA BOUTIQUE

Il y avait dans un village de notre Jura, voici une trentaine d'années, une de ces boutiques, précieuses autant que pittoresques, parce qu'on y trouve de tout, et qui était connue par l'esprit original de sa propriétaire.

Un jour, une cliente lui demanda du drap pour une culotte :

— Pour les deux canons ? fit sans rire cette facétieuse marchande.

Une autre fois, répondant à une personne en quête de nous ne savons plus quelle marchandise :

— On en a eu, ... on n'en a pas, ... mais on en aura !

Notre boutiquière reçut, certain hiver, un tonneau d'huile à brûler absolument figée. Pour la dégeler, elle la mit pendant la nuit à l'étable. Le lendemain, l'huile avait filtré entre les douves et s'était répandue en partie sur le sol. L'esprit du négoce étant de ne rien laisser se perdre, l'épicier recueillit le liquide mêlé d'impuretés et le débita sans sourciller. Elle avait même trouvé une formule à elle pour écouter le plus avantageusement possible cette huile qui crépait dans les lampes :

— Voulez-vous, demandait-elle aux clients, de celle qui pétille ou de celle qui ne pétille pas ?

Et, en disant « de celle qui pétille », elle prenait son air le plus engageant et ses yeux pétillaient eux-mêmes de malice, comme s'ils promettaient quelque rare aubaine. V. F.

LILL. — Au-dessus de l'appartement qu'habitent les parents de la petite Lili, une maman est en train de mettre au monde un bébé.

Le va et vient des personnes qui entourent la malade empêche la petite Lili de dormir, et les cris et les plaintes qu'elle entend l'intriguent.

— Dis, m'man, demande-t-elle, qu'est-ce que c'est que ces cris ?

Embarrassée, la maman répond :

— Mais ce n'est rien ; ce sont les chats, dans le jardin. Ne t'occupe pas de cela ; dors, c'en est l'heure !

— Oh ! maman, comme c'est drôle ; il y a un de ces chats qui dit toujours : « Oh mon Dieu ! ... Oh ! mon Dieu ! ... »

LE DZEGNOTET ET LAU BAO

Lo pére Dzegnotet l'avâi z'u dou valet : lo Sami, lo pe vîlho, et pu l'autre que l'étai dan pe dzouveno et que s'appelâve Fresi. L'avâi bin z'au z'u travaillî et s'escormantsi po èlèva sè dou valet et à force fêre l'è tsesi m'lado qu'on a bin cru que sti coup sarâi lo bet. Lâi faut quasâ ti passâ, que voliâi-vo lâi fêre : *au bet la bouése*, qu'on dit. Cein qu'eimbétâve lo mé Sami et Fresi l'è que, ein m'fmo temps, lau bao vin-t-e pas malâdo assebin : on pacheint bao que l'avant èlevâ et que vaillâ soixanta napoléon quemet on centimo. Le bao l'étai lo rondzo que n'allâve pas et lo pére l'estoma tota détraquâie et ranquemalâ à lâi restâ. L'ant dan fê à veni lo vétérinéro po soigni lo bao. Lo pére, lî, l'étai usâ à tsavon et on mâidzo lâi arâi pas mé fê que [ma] choqua. L'avant dan pas coumandâ.

Lo vétérinéro vint dan et, ma fai, le bao s'è trovâ bin pe has que ne sè crayant que l'a faliu que Fresi bete sa roulière de la demeindze per dessu son moulton et que chaute querî dâi remido. Quand revint, trâove devant l'ottô Sami que lâi fâ dinse :

— L'è mort !

— Cô ? que lâi repond Fresi.

— Lo pére.

— Eh ! mon Dieu que te m'a fê pouâire. Se n'è pas cru que l'étai lo bao !

MARC A LOUIS.

SI LES VAUDOIS AVAIENT VOULU...

Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Quand Dieu les mit sur cette terre,
Aux Genevois faire la guerre
Et garder pour eux le Léman,
Sans trop de peine, avec élan,
Sans même appeler tout le monde,
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ils redressaient la Mappemonde.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ne pas se séparer de Rome,
Qu'auraient-ils pu gagner en somme ?
Les évêques, les cardinaux,
Auraient des cures à Lavaux.
Et pour que rien ne lui échappe
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan ter lu,
A Chillon se tiendrait le Pape.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Au bon vieux temps de l'épaulette,
Du schako, de la cadenette,
Les grenadiers auraient conquis,
En se montrant tout un pays,
Sans leur fusil, sans leur giberne.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ils auraient mangé l'ours de Berne.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ne pas rester toujours en panne,
Ils auraient aplani Lausanne,
Roulé vers Ouchy, la Cité,
Le Château, l'Université ;
Et du monde entier, sans rivale,
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ils en faisaient la capitale.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Avec la foi qui électrise
Fonder une nouvelle Eglise,
Ils auraient arrêté, dit-on,
De boire... dans tout le canton.
Et pour comble de repentance,
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ils signaient tous la Tempérance.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
En se moquant de la gelée,
Planter la vigne à La Vallée,
Les « Combiers » seraient vigneronns ;
Puis avec de pareils lurons,
Pour que partout le sol produise,
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ils auraient réchauffé la bise.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Garder tout le vin de leurs caves
Et ne vendre que des coupages,
Pour conserver dans leurs tonneaux
Le pur « La Côte » et le « Lavaux »,
Loin de ce pays de Cocagne,
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Les Allemands boiraient l'« Espagne ».
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Violer la paix du ménage,
Pour s'en aller, le cœur volage,
Au loin courir le guilloudou,
Ils auraient fait trop de jaloux ;
Les coeurs s'embraseraient à leurs flammes.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ils séduisaient toutes les femmes.
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,

Que le Bon Dieu soit plus sévère,
Il n'y aurait plus de misère,
Plus de préposés, d'avocats,
De juges pour les scélérats.

Comme la vie serait belle !
Si les Vaudois avaient voulu,
Lan tur lu,
Ils brasseraient l'or à la pelle.

Mais les Vaudois n'ont pas voulu,
Lan tur lu,
Rendre jaloux leur entourage,
De leur bonheur faire étalage.
Ils ont demandé seulement
De vivre en paix et sans tourment,
Sans trop se compliquer la vie,
Mais les Vaudois n'ont pas voulu,
Lan tur lu,
Se séparer de l'Helvétie.

O. BADEL.

LE VOYAGE DE GABRIEL PAYOT

Il y a quelques mois, le *Conteur vaudois* a publié l'amusant récit qu'a fait Alexandre Dumas de la première ascension du Mont-Blanc, par Joseph Balmat ; aujourd'hui, dans les lignes qui suivent, nous donnons en quelque sorte une suite à ce récit, toujours d'après le spirituel conteur Dumas père. Ecoutez-le dans son livre *Impressions de voyages en Suisse* :

I

VERS la fin de l'année 1833, mon domestique, qui probablement ne trouvait pas les mansardes de la rue Saint-Lazare à sa guise, me répétait si souvent que mon logement ne convenait pas, que je lui dis un soir qu'il avait raison, et que je ne demandais pas mieux que de le quitter, s'il se chargeait de m'en trouver un et de faire mon déménagement sans que j'eusse à m'en occuper.

Le lendemain matin, j'entendis une grande discussion dans ma salle à manger ; je passai ma robe de chambre, et j'allai voir ce que c'était. Joseph discutait avec un commissionnaire le prix du transport de mes tableaux et de quelques petits meubles. Aussitôt que ce dernier m'aperçut, il fit un appel à ma conscience en me demandant si c'était trop de vingt-cinq francs pour transporter mes tableaux, mes livres et mes curiosités rue Bleu, n° 30.

— Il paraît, dis-je à Joseph, que je préfère la rue Bleu à la rue Saint-Lazare ?

— Oui, monsieur, me répondit-il, et vous y avez loué ce matin un logement au premier, qui ne coûte que cent francs de plus que celui-ci, qui est au troisième.

— C'est bien ; seulement, vous vous informerez pourquoi on écrit la rue Bleu sans e.

— Oui, monsieur.

Je rentrai dans ma chambre et me remis au lit.

— Vous voyez, reprit François, que monsieur ne trouve pas que ce soit trop cher.

— C'est bien, tu auras tes vingt-cinq francs ; mais tu te chargeras de savoir pourquoi on écrit la rue Bleu sans e.

— Et à qui faut-il que je demande cela ?

— C'est ton affaire.

— Alors on verra à s'informer, dit François.

La fin de ce dialogue me confirma dans une idée qui m'était venue il y avait longtemps : c'est que Joseph faisait cirer mes bottes par le concierge et faire ses courses par François, et que la seule peine que cette partie de mon service lui coûtait était d'ajouter à ma note mensuelle quinze francs de ports de lettres que je n'avais pas reçues.

C'est chose déplaisante d'être volé par son valet de chambre, d'autant plus qu'il vous prend pour un imbécile, ce qui l'entraîne tout naturellement à vous manquer de respect ; mais c'est chose plus désagréable encore de changer une figure à laquelle on est habitué, pour une figure à laquelle on ne s'habituera peut-être pas : il faut un an au moins pour lever le masque qui couvre un nouveau visage, et encore faut-il supposer que l'on n'ait guère que cela à faire.

Malheureusement pour ma bourse et heureusement pour Joseph, j'avais autre chose à faire, *Angèle*, je crois. Je décidai donc que je continuerais à me laisser voler.

Je venais de prendre cette détermination, lorsqu'une nouvelle discussion s'éleva dans l'antichambre.

— Monsieur n'y est pas, dit Joseph.

— Oh ! je sais bien, répondit une voix qui ne m'était pas inconnue ; on m'avait prévenu qu'à Paris on n'y était jamais.

— Monsieur est sorti.

— Sorti à huit heures, c'est bon dans nos montagnes, là mais dans la grande ville, quand on est sorti de si bon matin, c'est qu'on n'est pas rentré.

— Monsieur ne découche jamais, dit séchement Joseph, qui tenait à me conserver une réputation virginal.

— Je ne dis pas cela pour vous offenser; mais ça n'empêche pas que, s'il savait que je suis là, il me ferait joliment entrer.

— Si vous voulez laisser votre nom, continua Joseph, je le remettrai à monsieur quand il rentrera.

— Oh! que oui, que je le laisserai, mon nom, et quand il saura que je suis à Paris, qu'il m'enverra chercher un peu vite encore.

— Et où demeurez-vous? dit Joseph, qui commençait à prendre peur.

— A la barrière de la Villette, vu que ça coûte moins cher que dans l'intérieur.

— Et comment vous appelez-vous? ajouta Joseph, de plus en plus inquiet.

— Gabriel Payot.

— Gabriel Payot, de Chamouny? criai-je de mon lit.

— Hein! farceur, que je savais bien qu'il y était! Oui, oui, de Chamouny, et qui vient vous voir encore, et qui vous apporte une lettre de Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

— Entre, mon brave, entrez.

— Ah!... fit Payot.

Joseph ouvrit la porte, et annonça M. Gabriel Payot, de Chamouny.

Payot le regarda de côté pour voir s'il ne se moquait pas de lui; mais, voyant que Joseph fermait la porte en gardant son sérieux, il chercha où j'étais, et m'aperçut dans mon lit.

— Oh! pardon, excuse, me dit-il.

— C'est bien, c'est bien, mon enfant. Et par quel hasard?

— Oh! je vais vous conter tout cela.

— Asseyez-vous, d'abord.

— Je ne suis pas fatigué, merci!

— Asseyez-vous toujours, c'est l'habitude à Paris.

— Puisque vous le voulez absolument.

— Là, là.

Je lui montrai une chaise auprès de mon lit.

— Connaissez-vous cette montre-là, Payot?

— Si je la connais! je le crois bien; elle a donné plus de tourment à mon cousin Pierre qu'elle n'est grosse. Elle va toujours?

— Mais oui, quand je n'oublie pas de la remonter.

— Eh bien, j'en avais une aussi, moi; oh! mais qui en faisait quatre comme celle-là, une montre de Genève; un jour que j'étais en ribotte, je lui ai donné un tour de clef de trop, ça a décroché le grand ressort. Je l'ai portée, sans rien dire à ma femme, au maréchal-ferrant de Chamouny, qu'est adroit comme un singe, il fait des tournebroches; eh bien, c'est égal, elle n'a jamais été fameuse depuis.

— Et qu'est-ce qui vous amène à Paris, mon bon Payot?

— A Paris! ah bah! je viens de Londres.

— De Londres! Et que diable avez-vous été faire à Londres?

— Il faut d'abord vous dire qu'il est venu, l'année dernière, derrière vous, un Anglais à Chamouny; il en vient un sort, vous savez; tant mieux pour le village, parce qu'ils payent bien. Ce n'est pas que les Français ne payent pas... oh! ils payent bien aussi; c'est le même prix pour tout le monde, d'ailleurs; mais nous aimons mieux les Français, nous autres, ils parlent savoyard; si bien qu'il est venu et qu'il a fait la même tournée que vous; si ce n'est qu'il a été au jardin, où vous n'avez pas voulu aller vous, et vous avez eu tort, parce que, quand on y a été, on peut dire: « J'y ai été. » Si bien qu'il me dit:

— Quelle est la dernière personne que vous avez menée?

— Ah! ma foi, je lui dis, c'est un bon garçon.

— Je vous demande pardon, monsieur, vous n'étiez pas là; moi, j'ai dit ce que je pensais; d'ailleurs, vous savez comme tout le monde vous aime, chez nous.

— Voilà ses certificats.

— Vous vous rappelez que vous m'en avez donné trois, un en anglais, un en italien et un en français.

— Oui, très bien.

— Oh! mais voilà la farce. vous allez voir; si bien qu'il me dit:

— Si tu veux me donner une de ces certificats-là pour vingt francs, je te l'achète.

— Est-ce que vous voulez vous faire guide? que je lui dis; c'est un vilain métier, allez; vaut mieux être milord.

— Non, qu'il me répond; mais je fais une collection d'orthographies.

— Oh! quant à l'orthographe, elle y est, c'est d'un auteur.

— Si bien qu'il me tira les vingt francs de sa poche. Je les prends, moi; j'ai bien fait, n'est-ce pas? ça ne valait pas plus de vingt francs, ce chiffon de papier?

— Ça ne valait pas vingt sous.

— Je l'ai pensé; mais ils sont si bêtes, ces Anglais! Si bien qu'arrivés au jardin, voilà qu'il nous part deux chamois; un basard; mais c'est égal, l'Anglais était très content.

— Pardieu! dit-il, voilà deux petites bêtes que je payerais bien mille francs la pièce, rendues à mon parc.

— On peut vous en conduire à moins que ça.

— Vraiment? dit-il.

— Parole d'honneur!

— Eh bien, voilà mon adresse à Londres; si tu m'amènes deux chamois vivants, je ne me dédis pas.

— Tope! que je lui réponds.

— Veux-tu que je te fasse un engagement?

— Tapez dans la main, ça suffit.

— Effectivement, voilà tout ce qui a été dit; seulement, en me quittant au bout de trois jours, il me donna cent francs au lieu de vingt-sept. Vous savez, neuf francs par jour, c'est le prix pour un homme et un mulet; à propos de mulet, vous vous rappelez, Dur-au-Trot? Il est ici.

— Bah! je vous plains, si vous êtes venu dessus.

— Ah! je le loue aux voyageurs; mais je ne le monte jamais; je ne m'en sers qu'à la voiture. Si bien qu'à ce printemps, je me suis souvenu de mon Anglais, et, comme je connais à peu près tous les repaires, je n'ai pas été longtemps à mettre la main sur deux chamoiseaux superbes, un mâle et une femelle; ils étaient gros comme le poing; ils ne voyaient pas clair, on leur a donné à teter avec un biberon, comme à des enfants; c'est offenser Dieu, ma parole! C'est ma fille qui les a nourris. A propos, vous savez bien, ma fille, elle était grosse; elle est accouchée, on m'attend pour faire le baptême. Si bien que, quand mes chamois ont eu trois mois, j'avais toujours l'adresse de mon Anglais, je dis à ma femme :

— Faut que j'aille à Londres.

— Je vous demande un peu si elle était saisie!

— Qu'est-ce que tu vas faire à Londres?

— Livrer ma marchandise; ces deux bêtes-là, ça vaut deux mille francs!

— Tu es en ribotte, qu'elle me dit.

— C'est son mot. Je la laisse dire; je m'en vas dans la cour, j'arrange une vieille cage, je tire la charrette du hangar, j'entre dans l'écurie; je dis à Dur-au-Trot :

— En voilà un bout de chemin que nous allons faire!

— Je mets mes chamois dans la cage, la cage dans la charrette, la charrette au derrière de Dur-au-Trot; je demande au maître d'école le chemin de Londres. Il me dit que quand je serais à Sallanche, je n'ai qu'à tourner à droite; quand je serais à Lyon, qu'à prendre à gauche, et qu'à Paris, le premier commissionnaire venu m'indiquerai ma route. Effectivement, à Paris, on me dit: « Vous voyez bien la Seine? Eh bien, suivez-la toujours, et vous trouverez le Hâvre. »

(A suivre.)

La livraison de janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Genève sous la Terreur, par Edouard Chapuisat. Le feu à Cheyseron. Histoire de la montagne, par C.-F. Ramuz. Les grands écrivains de la Suisse allemande au XIX^e siècle. Jérémias Gotthelf, par Virgile Rossel. La passion de l'art en Moravie. Notes de voyage (été 1910), par William Ritter. La vengeance de Perret. Nouvelle, par Benjamin Valloton. (Seconde et dernière partie.) — La chinoiserie au XVII^e siècle et au XVIII^e, par F. Roger-Cornaz. Querelles de peuples, par William Martin. Chroniques parisienne, italienne, russe, suisse, politique.

Bureau de la Bibliothèque Universelle, avenue de la gare, 23, Lausanne (Suisse).

Conseil. — M. Y. a des cors qui le font souffrir énormément. Il s'en plaint à un de ses amis.

— Surtout, fait celui-ci, ne mangez pas de cresson, car vous savez, le cresson, c'est la santé du cor!

A qui le crâne. — Un brave homme s'est égaré dans un musée phrénologique. Il est très intrigué à la vue de deux crânes de grosseur différente.

— A qui appartient ce grand crâne? demande-t-il au gardien.

— A Divicon, monsieur.

— Ah!... et le petit?

— A Divicon, aussi; mais, vous comprenez, c'est quand il était plus jeune.

Gaîtés de l'annonce.

Canaris du Harz, pure race, bons chanteurs, ainsi que 2 professeurs; prix modéré. S'adresser, etc.

* * *

Canards sauvages, adultes, très beaux sujets et très dociles sont à vendre, etc.

Théâtre.

— Spectacle de la semaine : Dimanche 14 janvier, en matinée, à 2 h. 1/2, et en soirée, à 8 h., *Les Deux Gosses*, drames en 2 parties et 8 tableaux, de P. Decourcelle. — Mardi 16 janvier, à 8 h. 1/2, *La Marchande de bonheur*, comédie en 3 actes, de H. Kistemaeckers. — Jeudi 18 janvier, à 8 h. 1/2, *L'Avare*, comédie en 5 actes, de Molière, et *Il était une bergère*, conte en 1 acte, en vers, d'André Rivoire. — Vendredi 19 janvier, quatrième représentation populaire.

* * *

Kursaal. — La première de *Occupe-toi d'Amélie!* la pièce si attendue de Feydeau, a eu lieu mercredi. Ce fut un perpétuel éclat de rire.

Cinq cents représentations consécutives tant au Théâtre des Nouveautés qu'aux Folies-Dramatiques, à Paris, n'en ont pas épousé la vogue. L'auteur de la « Dame de chez Maxim » s'est surpassé dans cette œuvre nouvelle.

Dans *Occupe-toi d'Amélie!* rien n'est laissé au hasard, les plus excentriques trouvailles sont le résultat du plan initial. L'hilarante folie y est d'une rigoureuse logique.

La première matinée aura lieu demain dimanche, à 2 h. 1/2. Mais la pièce, très copieuse, commencera chaque soir, à 8 h. 1/2 très précises.

* * *

Lumen. — Pas besoin d'annoncer chaque semaine les *Spéciales cinématographiques* du « Lumen »; ils font eux-mêmes leur réclame. Qui les a vus, y retourne, et personne ne veut les ignorer.

Le 24 janvier, recommenceraient les représentations d'opéra par la troupe du grand théâtre de Genève.



CACAO

Suchard

LE

DÉJEUNER

PAR EXCELLENCE

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour tressus. Adressez-vous à Walther Gygaz, fabricant à Bleienbach.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO